

## TA'AYUSH

Élie Barnavi

*Ta'ayush* veut dire en arabe « coexistence ». C'est aussi le nom que s'est choisi un minuscule mouvement protestataire israélo-palestinien né en octobre 2000, dans les premiers jours de l'Intifada des mosquées, qui lutte par des moyens non-violents pour la paix entre les deux peuples qui se partagent la Palestine et l'égalité des droits entre Juifs et Arabes en Israël. C'est enfin le titre du Journal où l'un des protagonistes de ce combat fait le récit de son expérience\*.

Citoyen israélien, David Shulman n'est pas un marginal dans son pays, il s'en faut. Indianiste de réputation internationale, professeur à l'Université Hébraïque de Jérusalem et membre de l'Académie des Sciences, c'est un mandarin bardé de titres et d'honneurs. Que fait un tel homme sur les collines arides des Territoires occupés, sous le soleil brûlant de l'été et les pluies glaciales de l'hiver, à manifester avec des paysans palestiniens, à bêcher la terre rocailleuse à leurs côtés, à rebâtir leurs maisons détruites par les bulldozers de l'occupant, à les protéger contre les colons et les gardes-frontières, à supporter pour prix de ses bonnes oeuvres coups et quolibets ?

Après tout, comme il l'avoue lui-même dans un texte introductif d'une rare et simple beauté, « Je n'étais pas vraiment fait pour cela. J'écris de la poésie, j'enseigne le sanscrit à l'université, je lis des textes dans d'autres langues exotiques ; en général, j'ai besoin de grands espaces libres, et de beaucoup de temps pour penser. Je lis lentement [...] Bref, la politique n'est pas mon métier. » Il ne semble pas que le militantisme soit sa passion non plus. David n'a rien d'un boutefeu. Parmi ses compagnons de *Ta'ayush*, quelque deux cent cinquante individus en tout, dont la plupart des Israéliens juifs, on trouve aussi des gauchistes, des antisionistes rabiques, des tiers-mondistes excités. Ce n'est pas son cas. Lui, c'est un modéré, « par nature et par conviction » dit-il, un humaniste sceptique auquel tous les fanatismes répugnent, ceux des siens comme ceux d'en face. Il sait qu' « aucune [partie] n'a le monopole du vrai, ni d'ailleurs du faux », et que « l'épreuve et la souffrance sont partout ». Il n'est d'ailleurs pas pacifiste au sens strict du terme, et il n'a aucune envie de dissoudre son pays dans une entité judéo-arabe qui en fait fantasmer plus d'un. Sa solution au conflit est désormais celle de tout un chacun, celle des deux États.

Qu'est-ce qui empêche alors David de continuer à faire ce qu'il a toujours fait, en attendant que cette solution finisse par l'emporter ? Eh bien, la simple décence humaine. Car en attendant, en son nom, des choses terribles se passent. Là-bas, au-delà de la Ligne verte, dans ce dément « État de Judée » où les colons se sont largement affranchis de l'État d'Israël, l'injustice et la brutalité de l'occupation se dépouillent de tout habillage idéologique ; elles sont nues et laides, lourdes de tout leur poids de réalité quotidienne. À ceux qui lui rétorquent : « Et le terrorisme

palestinien ? », David répond simplement que oui, le terrorisme explique beaucoup de choses, qu'il est idiot et criminel, générateur d'horreurs qu'il se dit incapable de pardonner, et que « rien au monde » ne saurait justifier. Mais que ses amis palestiniens s'en occupent : « Ce n'est pas cette histoire que je veux raconter ici. »

D'aucuns traiteront David de naïf. Il l'est peut-être. Après tout, Rabin, qui méprisait les rêveurs du genre *Ta'ayush*, a signé les accords d'Oslo, Sharon, qui a couvert le territoire de colonies, a libéré Gaza, et Olmert, homme de droite s'il en fut jamais, a déjà annoncé la suite. La paix se dérobe à ses soupirants et se laisse prendre par les amants bottés de la guerre.

Mais, n'en déplaise aux cyniques, cette naïveté est efficace. Elle l'est politiquement, puisque David et ses amis, moins isolés qu'il n'y paraît, remportent des victoires devant la Cour suprême, devant l'opinion publique, devant l'armée (en ce sens, son récit est aussi un bel hommage, peut-être involontaire, à la démocratie israélienne) et qu'elle préserve ce que peut l'être encore des relations de confiance entre les deux sociétés en guerre. Et elle l'est moralement, car elle sauve l'honneur d'Israël.

David SHULMAN, *Ta'ayush. Journal d'un combat pour la paix. Israël Palestine, 2002-2005*, Éditions du Seuil, « Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », janvier 2006. Traduit de l'anglais par Tiphaine Samoyault, avec une préface de Charles Malamoud.